LE BON SENS
DU VILLAGE,
DIALOGUE NATIONAL.

NICODEME, *officier de la milice nationale.*

Eh! bon jour, la cousine, sais-tu que depuis que je ne t'ai vue, je suis devenu un homme d'importance?

LA VILLAGEOISE.

Tiens, comme t'est donc biau! d'où ça te vient-il tout ça? Mais dis-moi donc, Nicodeme, je ne comprends rien à tout ce qui se dit, moi; tu es de la ville, & t'as ben entendu parler des aristocrates. Qu'est-ce que c'est? On dit qu'il n'y a rien de si méchant; ils courent la nuit apparemment; car on les poursuit avec des lanternes.

NICODEME.

T'es, tu n'es pas plus instruite que ça! Dans quel drôle de pays que tu vis! ma foi, la cousine, nous sommes venus dans un bon tems. Imagine-toi que nous étions les derniers, & que nous sommes devenus les premiers. Tu sais ben qu'auparavant il falloit tirer son chapeau à son curé, se ranger devant son seigneur; eh ben, ce n'est plus ça. Il faut que le seigneur & le curé soient nos très-humbles serviteurs. C'est nous qui commandons à cette

heure & c'eſt eux qui obéiſſent. Oh! il faut que je te raconte. Bon dieu! que c'eſt amuſant! tu devois venir nous voir à la ville. C'eſt nous..... qui ſommes la troupe. On fait l'exercice tous les jours; & puis nous ſommes ben habillés comme ça, c'eſt-à-dire, les officiers, vois-tu; car tiens, regarde moi ben, je ſuis capitaine moi. Nous prenons à préſent nos ſoldats parmi les ariſtocrates, c'eſt-à-dire ceux que nous voulons ben enrôler; car nous ne faiſons cet honneur-là qu'à ceux que nous protégeons, dà.

LA VILLAGEOISE.

Ma fine, je voudrois ben voir ça moi; ça doit être ben biau; mais dis-moi donc, qu'eſt-ce que c'eſt que les ariſtocrates? Ils peuvent être ſoldats? C'eſt donc des hommes comme les autres?

NICODEME.

Des hommes comme les autres? Eh! oui ſûrement. C'eſt-à-dire, quand je dis que c'eſt des hommes comme les autres, ils ne ſont pas des hommes comme nous au moins, ne badinons pas. Les ariſtocrates, c'eſt les nobles & le Clergé. Ce n'eſt plus des meſſieurs comme autrefois. Oh! ils enragent de n'être plus rien, & voudroient ben revenir comme auparavant; mais bernique, nous les empêcherons ben; nous ſommes vingt-quatre contre un. Le premier qui bouge, à la lanterne. C'eſt comme ça que ça ſe fait à préſent; quand on n'eſt pas content de quelqu'un, on l'appelle ariſtocrate, & tout de ſuite il eſt accroché à la lanterne, pour lui apprendre à vivre.

LA VILLAGEOISE.

Mais pourquoi eſt-ce donc faire que vous portez toujours des armes comme ça?



NICODEME.

Pourquoi c'eſt faire ? C'eſt à cauſe de ces brigands qui venoient nous piller. Tu ne te ſouviens pas qu'on diſoit qu'ils étoient dix mille. Ces diables-là, ils étoient par-tout. C'étoit pis qu'un ſort. Ils avoient des aîles, & les lieues, ils ne s'en embarraſſoient pas. Ma foi, quand on a vu ca, on s'eſt ben fiché d'eux ; tout le monde a pris les armes ; ça a fait qu'on ne devoit plus avoir peur. Pas moins on avoit toujours ben peur malgré ea ; mais c'étoit égal, nous étions tant braves que nous pouvions.

LA VILLAGEOISE.

Ah ! tu as raiſon, je m'en rappelle. Mais c'étoit pas vrai tous ces bruits-là ? Il n'eſt point venu de voleux ?

NICODEME.

Non, sûrement, il n'en eſt pas venu. Mais tu ne ſais pas ce qu'on a dit. On a dit comme êa que c'étoit par exprès qu'on avoit fait peur à tout le monde, parce qu'on vouloit qu'on prît les armes. Et c'eſt ben vu êa ; car c'eſt ben commode ; quand on en veut à quelqu'un, avec des fuſils c'eſt bentôt fait.

LA VILLAGEOISE.

Comment ? on pourſuit le monde à coups de fuſils à préſent ? Et la maréchauſſée, qu'eſt-ce qu'elle dit à ça ?

NICODEME.

Ah, ben oui, va, la maréchauſſée ! Que veux-tu qu'elle diſe ? Eſt-ce que nous ne ſommes pas les plus forts ? C'eſt les plus forts qui ont toujours raiſon à préſent.

LA VILLAGEOISE.

Oui, mais M. le curé, qu'eſt-ce qu'il dit, lui? Et la conſcience, eſt-ce qu'elle ne dit rien à ça?

NICODEME.

Ah! que t'es drôle avec ta conſcience! Eſt-ce qu'il y en a encore donc? On a changé tout ça; on a dit qu'il n'en falloit plus. Seulemement on nous a ben recommandé de tâcher d'attrapper toujours des nobles, parce qu'autrement ça ne vaudroit rien. Mais à propos de nobles, ton ſeigneur, c'eſt ben un noble; ne lui payes-tu pas quelque choſe?

LA VILLAGEOISE.

Certainement; ça n'eſt pas ben fort; mais c'eſt toujours queuque choſe. C'eſt un cens. N'y a pas long-temps que je l'ai payé.

NICODEME.

Oh! bon Dieu, que je ne te l'aie pas dit plutôt! Il ne faut plus rien payer, couſine. On ne veut plus de tout ça. Les ſeigneurs n'ont plus à mettre le nez dans ce qui nous regarde.

LA VILLAGEOISE.

C'eſt ben bon ce que tu me dis-là; mais ſi je ne paye plus rien, ça ne fera pas mon compte. Il me reprendra ſon champ, lui.

NICODEME.

Eh! non, couſine, n'y a rien à reprendre. Le champ il eſt à toi. Pour ce qui eſt du cens, il faut voir. Ne paye pas toujours, en attendant, c'eſt l'aſſemblée nationale qui l'a arrangé comme ça.

LA VILLAGEOISE.

Aſſemblée nationale tant que tu voudras. Mais qu'eſt-ce qu'elle fait à ça ? Eſt-ce ben ſur ce que tu me dis-là, Nicodeme ? Dam, c'eſt que je ne veux pas me brouiller avec not' ſeigneur, je ne ſaurois plus comment vivre après.

NICODEME.

Eh ! mon Dieu, couſine, ſois tranquille, & moque-toi de ton ſeigneur : l'aſſemblée nationale a bien rêvé a tout ça, vois-tu. Ah ! c'eſt elle qui range les ſeigneurs comme il faut : va, laiſſe faire. Tu ne ſais pas ce que c'eſt que l'aſſemblée nationale. Eh ben, je vais te le dire, moi. C'eſt une aſſemblée qui...... culbute tout cul par deſſus tête. Il ne fait pas bon avoir affaire à elle ; va, elle commande à tout.

LA VILLAGEOISE.

Elle commande à tout ? Elle eſt donc devenue le roi ?

NICODEME.

Oh ! c'eſt ben pus que ça. Le roi eſt un petit garçon auprès d'elle ; il ne peut plus rien faire ſans ſa permiſſion.

Mais ça feroit trop lon de te raconter tout ça de fil en aiguille. Ah ! bon dieu, comme je ris, quand je penſe comme ça s'eſt fait. D'abord le roi n'eſt plus roi ; c'eſt-à-dire, on dit ben qu'il eſt toujours roi, mais c'eſt comme s'il ne l'étoit plus. C'eſt l'aſſemblée nationale qui fait toute ſa beſogne. Elle fait les lois, puis elle les détruit ; elle dit que oui, puis elle dit que non, ça va toujours comme ça. Il y a plaiſir au moins à changer. Ce n'eſt pas toujours la même choſe comme auparavant. Et puis vois-tu, ça fait que

nous ſommes des meſſieurs à préſent, & que nous commandons auſſi.

LA VILLAGEOISE.

Tiens, Nicodème, il eſt donc noble le roi! On lui joue auſſi le tour à lui? Mais je croyois que quand on avoit tâté d'être roi, c'étoit pour toujours, que ça ne pouvoit pas ſe quitter. Il eſt ben not' roi, d'avoir voulu bailler ſon commandement à d'autres.

NICODÈME.

Tu crois bonnement qu'il l'a voulu comme ça lui? Il ne vouloit pardi pas le bailler ſon commandement, mais on lui a ben fait vouloir. D'abord on lui a dit que c'étoit pour ſon bien qu'on le lui prenoit, parce que quand il commandoit à lui tout ſeul, on le trompoit toujours. Au lieu qu'à préſent au moins, ſi ça ne va pas ben, ce ne ſera pas à lui la faute, & on ne lui en voudra plus. Tu vois bên que quand c'eſt tout le monde qui commande, ſi ça va mal, tant pis: on ne peut plus s'en prendre à perſonne. Mais comme il ne vouloit pas entendre de ct' oreille-là, on le lui a crié ſi fort qu'il a bên fallu qu'il entendit; & à préſent il eſt doux comme un mouton.

LA VILLAGEOISE.

Ma fine, Nicodème, je crois que c'eſt un rêve. Mais dans ça ne vient pas tout de ſuite à ſe faire comprendre. Dis-moi donc comment le roi s'eſt laiſſé faire malgré lui? Eſt-ce qu'il n'eſt pas le plus fort, donc?

NICODÈME.

Juſtement, il a ben voulu faire mine du plus fort. Mais quand on vu ça, on a été ben plus fin que lui. Tout le

monde a couru à la fois, & puis on a abattu tout de ſuite c'te baſtille ; ça s'eſt fait en un clin-d'œil. Ce n'eſt pas tout. On a pris des armes, & ...... le roi eſt reſté tout ſeul.

LA VILLAGEOISE.

Ba ! mais on dit que le roi a tant de ſoldats. Comment ne l'ont-ils pas défendu ? Ils ſont ben les plus forts eux ?

NICODEME.

Ah ! pordi, les ſoldats, s'ils s'étoient tous réunis contre nous, ils nous auroient ben fait voir les étoiles ; mais ils s'en ſont ben gardés. Ils étoient auſſi pour nous. On leur a dit que c'étoit pour la nation qu'on feſoit tout ça ; & puis on les a fait ben boire & ben manger ; & puis on leur a donné de l'argent leurs pleines poches ; & puis par-deſſus le marché on les a affriandé avec de jolies demoiſelles : il eſt ben difficile de tenir à tout ça, vois-tu. Il y en avoit d'autres qu'on avoit fait venir & qui auroient peut-être ben ſervi le roi ; mais on les a fait mourir de faim. Le roi n'avoit pas le ſou dans ſa poche, & il a ben fallu les renvoyer. D'ailleurs, vois-tu, le roi eſt ſi bon, (car ma foi, pour ce qui eſt de ça, on ne peut pas dire le contraire, & on ſe mord les doigts de lui faire niche ; mais que veux-tu ? On dit qu'il faut que ça ſoit comme ça :) il eſt ſi bon, que quand on lui a dit qu'il y auroit bataille, il n'a pas voulu ſeulement qu'on égratignât perſonne, & s'eſt donné tout de go. Il ſe fioit à ſes miniſtres, & puis à l'aſſemblée nationale ; mais ces chiens-là le trompoient...... Quand je dis ces chiens, ce n'eſt pas que j'en veuille dire du mal au moins, parce que ça fait que nous en profitons. Il y en a qui diſent que nous le payerons peut-être ben quelque jour, & que cette aſſemblée nationale ne vaut pas tant que lui ; mais c'eſt égal ; en atten

dant nous faisons tout ce qui nous fait plaisir, & puis après nous verrons.

LA VILLAGEOISE.

Mais si le roi, comme ça, n'est plus rien, il n'y a donc plus personne qui soit maître ?

NICODEME.

Si fait, cousine, je te dis que c'est l'assemblée à présent qui fait tout, & le roi c'est son commissionnaire. Quand elle dit quelque chose, elle, tout de suite il faut que ça se fasse, c'est elle qui a dit qu'il falloit comme ça nous rassembler, & puis faire des armes : ça fait passer le temps au moins. Et puis on nous envoie brûler des châteaux pour nous exercer. Et quand les seigneurs le trouvent mauvais, on tombe dessus ; & s'ils veulent barguigner : à la lanterne.

LA VILLAGEOISE.

Nicodeme, pourquoi est-ce qu'on fait tout ça aux seigneurs ? Ils ont donc bien fait du mal ?

NICODEME.

Oh ! non. On ne dit pas qu'ils ayent ben fait du mal ; mais c'est qu'on dit qu'il faut se défaire de c'te noblesse, parce qu'elle nous embarrasse. Nous ne voulons pas qu'ils soient des messieurs plus que nous, parce qu'à présent tout le monde est égal. Mais c'est tous ces prêtres. Ah ! c'est eux qui sont ben attrapés. Queu comédie ? il y a de quoi créver de rire. Imagine-toi qu'ils avoient ben quelque peu d'argent ; eh bien, ils n'auront plus rien du tout. Mais c'est pas à dire qu'il leur restera quelque petite chose, c'est plus, rien du tout. On ne veut plus d'eux, & on dit qu'il faut s'en passer.

L'aſſemblée nationale leur a tout pris, & elle nous a tout donné.

LA VILLAGEOISE.

Oh ! ba, Nicodeme, elle nous a tout donné ? Tout ça ſera à nous ? Je ſerai donc ben plus riche moi ? Combien eſt-ce que j'aurai ?

NICODEME.

Oh ! rien. Quand je te dis que ce ſera à nous, ce n'eſt pas à nous, ſi tu veux ; mais c'eſt comme qui diroit à la nation.

LA VILLAGEOISE.

Mais qu'eſt-ce que ça fait-il à la nation ? Eſt-ce que les prêtres ne ſont pas la nation ? Je ſomme peut-être ben auſſi un petit brin la nation ?

NICODEME.

A la bonne heure ; mais ce n'eſt pas comme ça qu'on l'entend à la ville ; attends, je vas t'expliquer ; ça veut dire que...... nous n'y gagnerons rien, mais qu'eux toujours ils perdront tout. Oh ! c'eſt ben ſûr, je l'ai ben entendu dire.

LA VILLAGEOISE.

Comment eſt-ce donc que ſi ça ne fait rien à nous, pas moins on leur prend tout ? qui eſt-ce qui eſt la cauſe de tout ça ?

NICODEME.

Oh ! pour ça, je te le dirai ben, je le ſais par cœur. Ce ſont les uſuriers & les agioteux qui ont crié ben fort qu'ils vouloient que tout ça ſe fît ; & vois-tu, il faut que ces gens-là ſoient des meſſieurs ben importans ; car c'eſt pour eux

qu'on a mis tout ſans deſſus - deſſous. Ils diſent comme ça qu'on leur doit beaucoup d'argent ; & que tout ce que nous avons, c'eſt eux qui l'ont prêté. Quand on a vu ça, on s'eſt retourné, & puis on a dit : il faut faire payer ça aux prêtres, ça fera qu'on nous laiſſera tranquilles, & nous ne payerons plus rien. Oh ! ça a fait ben de train, va, & on ſavoit ben qu'on crieroit. Mais on a fait venir ça de loin. L'aſſemblée nationale n'a pas voulu avoir l'air de le faire tout ſeul, & on a été chercher le roi à ſon Verſailles. Il ne vouloit pas trop venir lui, parce qu'il ſe doutoit ben de quelque choſe ; mais on l'a ſi bien bouſculé, qu'il a ben fallu marcher ; & puis il eſt venu à Paris, & puis on ne l'a plus laiſſé ſortir ; & puis on lui a fait dire qu'il étoit ben content de ça, & qu'il ſigneroit tout ce qu'on voudroit. Quand ça été fait, alors on n'a plus regardé à rien. On a détruit les prêtres, envoyé paître les parlemens qui vouloient qu'on eût tort ; & comme on diſoit que les provinces auſſi n'étoient pas contentes, on les a fait mourir, comme les autres. Et puis l'aſſemblée a fait ſigne au roi, & il a dit qu'on avoit fait de ben bonnes choſes. Pas moins il y en avoit qui doutoient qu'il le penſât ; mais pour que ça fut clair à tout le monde, on l'a fait venir encore tout à ct'heure à l'aſſemblée ; ce n'eſt pas ſans ſe faire prier, mais il falloit ben obéir ; & là il en a dit, mais il en a dit : tiens, l'aſſemblée n'aura pas mieux parlé que ça : auſſi tout le monde a ben dit que c'étoit elle qui l'avoit ſouflé. Et quand il a été ſorti, oh ! on a été ben content, va. On a fait des illuminations par-tout, & puis on a juré, mais juré comme des diables de ſe tenir ferme.

LA VILLAGEOISE.

Nicodeme, ces pauvres prêtres, je les plains ben ; mais

au moins tu dis que nous ne payerons plus rien ; nous. C'eſt ben bon ça.

NICODEME.

Ça, par exemple, couſine ; ce n'eſt pas ſi clair. On avoit ben dit qu'il n'y auroit plus de taille, & qu'on ne payeroit plus rien ; que c'étoit pour ça qu'il falloit ben du train, & tou prendre aux prêtres & aux nobles ; mais je ne ſais pas comment tout cela s'eſt agencé ; on a ben tracaſſé tout le monde, & au bout de ça, on dit que pas moins il faudra payer, & qui plus eſt, peut-être ben payer davantage ; mais c'eſt égal, parce que nous ſerons ben heureux.

LA VILLAGEOISE.

Comment eſt-ce que tu dis ? Nous payerons encore quelque choſe, & peut-être ben plus ? D'où vient donc qu'on diſoit que nous ne payerions plus rien ?

NICODEME.

Dam, c'eſt que c'étoit néceſſaire qu'on dit ça, pour faire ce qu'on vouloit.

LA VILLAGEOISE.

Mais ſi on prend tout aux nobles, puis aux prêtres, & puis encore à nous, pour qui donc eſt-ce que ça ſera ?

NICODEME.

Ah ! vois-tu, c'eſt qu'il faut beaucoup d'argent pour tout le bien qu'on veut faire ; car premièrement d'abord, cette aſſemblée, ils ſont douze cents ; & puis ils prenent chacun un louis par jour. (Mais c'eſt tous ces dons patriotiques : oh ! ça je ne peux l'arranger dans ma tête ; tout ça a été envoyé à paquets ; & c'eſt drôle, perſonne ne ſait ce

que c'eſt devenu. Cependant il faut ben que ça ait profité à quelqu'un; mais bate, il ne faut pas y regarder de ſi près.) & puis il y a toutes ces milices bourgeoiſes, & des habits ça, c'eſt ben cher au moins, & puis tous ces fuſils; enſuite il y aura quelque choſe encore pour nous chiffoner, parce que ces prêtres, on s'en paſſera ben tant qu'on pourra; mais pas moins il en faudra toujours ben quelques-uns, & ça fait qu'il faudra ben leur donner quelques bouchées de pain, pour qu'ils ne meurent pas de faim.

LA VILLAGEOISE.

Quoi! Nicodeme, il faudra payer davantage, & puis encore nourrir les prêtres? Pourquoi eſt-ce donc faire qu'on a pris tout ce qu'ils avoient? c'étoit donc pour que ça nous retombât ſur le nez?

NICODEME.

Il ne faut pas, couſine, que ça te tourmente, parce que d'abord, ça fera que les prêtres n'auront plus rien, & les nobles pas grand choſe; & enſuite ça fait que nous ſerions tous égaux, & puis tous libres,

LA VILLAGEOISE.

Eh! qu'eſt-ce que ça fera-t-il d'être égal? Ça fera-t-il que nous ne mourrons pas de faim? Si les nobles & les prêtres n'ont plus rien, & qu'il nous faille payer encore, qui eſt-ce donc qui nous fera vivre?

NICODEME.

Ma foi, je ne ſais pas. Mais nous ſerons des meſſieurs; & puis nous ſerons quelque choſe dans la municipalité; d'ailleurs, vois-tu, ſi tu payes plus de taille, & le cens donc, tu ne le payeras plus.

LA VILLAGEOISE.

Me v'là ben avancée, moi. Pour un pauvre petit cens que je payois, ils me flanqueront de la taille par dessus la tête ; & puis c'te taille, je la paieroi. Et le cens, comment ferai-je-t-il pour ne pas le payer ? Tu m'a ben dit qu'il faudroit voir ; mais quand le seigneur me le demandera, tu m'as ben conté qu'il ne pourroit pas reprendre son champ; mais qui est-ce qui arrivera ? car c'est ben sur qu'il m'a donné ce champ moyennant ça.

NICODEME.

Qui est-ce qui arrivera ? Eh ! ben, tu n'as qu'à dire au seigneur que tu ne veux plus payer. Alors il te dira : à la bonne heure, mais ton remboursement, il me le faut. Oh ! il sera ben attrapé : va, quand tu lui répondra : eh ben ! c'est fait, je veux me racquitter.

LA VILLAGEOISE.

Me racquitter ! c'est bentôt dit. Mais d'abord ça fera que je payerai en gros pour mon cens, & puis en menu pour la taille, & puis comment veux-tu que je me raquitte moi ? Est-ce que j'ai de l'argent pour ça ?

NICODEME.

C'est égal ça ; tu en trouveras ben. Va, laisse faire, je te donnerai des avocats & des procureurs qui t'en prêteront. Ils ne demandent pas mieux, ils le disent tous.

LA VILLAGEOISE.

Grand merci, Nicodème. Voyez donc le beau profit avec

ces chiens de gratepapiers. Oh ? je fais ben comme ils font ; va. Ils vous prêtent ben, mais ce n'eſt pas pour vous faire plaiſir; c'eſt qu'ils ſaventque vous ne pourrez pas les payer ; & puis ils vous font des frais, & puis ils vous prènent votre champ, & puis je ſerons ben avancée après pour vivre. Leur emprunter pour payer le ſeigneur ? Ah! ben oui, pourquoi ça ? Je ne ſommes jamais embaraſſée avec lui. Quand je lui devons, il attend. Si on ne peut pas payer, on s'arrange. On va un petit peu travailler chez lui, & puis il vous tient quitte. On lui attrape même ben encore de l'argent par deſſus ça. En pouſſant le temps avec l'épaule, je nous ſauvons toujours ben. Tu ne vois pas, Nicodeme, je parie que c'eſt queuque tour que nous vulent jouer ces vilains procureux.

NICODEME.

Ma foi, couſine, je ne fais pas. Mais pourtant ils diſent tous dans notre ville qu'on y gagnera ben à ça ?

LA VILLAGEOISE.

Juſtement, c'eſt eux qui gagneront ben à ça. Ils ſavent ben vous enjoler avec toutes leux belles paroles ; mais je ne me laiſſons plus attraper à ça. J'y ons eté pincée une fois; not' ſeigneur me l'avoit ben dit ; mais ce chien de procureux m'engueuſa ſi ben, que je me laiſſai tenter.

NICODEME

Peut-être ben que t'aurois raiſon ; mais eux ils m'ont dit de le dire comme ça ; & qu'eſt-ce qu'il dit lui ton ſeigneur ?

LA VILLAGEOISE.

Ma fine, Nicodeme, il ne dit rien, il eſt tout triſte depuis quelque temps. La ſemaine paſſée, j'allai au château pour lui demander un petit plaiſir. Quand je lui eus conté, il me dit : oh ! je ſuis bien fâché ; tu ſais bien qu'ordinairement je ne te refuſe rien, mais je ne puis plus ; & puis il me dit : ah ! nous allons être tous bien malheureux ! Moi, quand je vis ça, je lui demandai pourquoi eſt-ce que c'étoit qu'il avoit du chagrin, & il me répondit : ça ſuffit, mon amie, je ne puis pas t'en dire davantage. Ce qui me fâche, c'eſt que je ne pourrai plus vous aider. Parguié, Nicodeme, je vois ben à préſent que not' ſeigneur, il avoit raiſon de me dire que nous ſerions ben malheureux. Oh ! ces chiens de procureux & d'avocats ; c'eſt encore eux qui nous trompent. C'eſt pu clair que le jour. Entr'eux & ces vilains uſuriers, ils ruineront tout le monde.

NICODEME.

Ouais ! à préſent que j'y penſe, peut être ben qu'il y auroit quelque choſe là-deſſous. Mais je n'avois jamais ruminé ſur ça, moi. Je crois que t'as plus d'eſprit que moi. Pourtant c'eſt ben ſûr que nous deviendrons des meſſieurs, & puis, que nous ſerons tous libres. Tout le monde me l'a dit.

LA VILLAGEOISE.

Nous ſerons tous libres ? Nous ſerons donc maîtres de faire comme nous voudrons ? ça ſera-t-il comme ça dans not' village ?

NICODEME.

On vous fera ben maître un petit peu, mais pas gueres. C'eſt dans les villes qu'il faut voir ça. Quand il nous paſſera quelque choſe par la tête, nous vous le ferons dire dans le village, puis il faudra que vous le faſſiez; c'eſt-à-dire, on dit ben que vous ferez votre volonté; mais il faut auparavant faire la nôtre. Après, s'il en reſte, ça ſera pour vous. Oh! c'eſt arrangé, vois-tu, qu'il n'y a pas à dire autrement.

LA VILLAGEOISE.

C'eſt donc les villes & les procureux qui ſeront maîtres par-tout. Oh! il y a ben à dire à ça. Car quand ils alloient de leur longe, ils nous faiſoient ben du mal; ça ſera ben pire à préſent qu'il n'y aura plus rien pour les muſeler.

NICODEME.

Peut-être ben; mais paſſé ça, nous ſerons ben libres.

LA VILLAGEOISE.

Comment donc entends-tu ça? Nous pourrons donc ne rien payer?

NICODEME.

Oh! non, nous ſerons ben libres pour payer; mais quant à ne pas payer, ce n'eſt pas comme ça que nous ſerions libres. Mais auſſi..... n'y aura plus de juſtice, chacun fera comme il voudra; c'eſt le plus fort qui aura raiſon.

LA VILLAGEOISE.

Et ſi je ne ſuis pas le plus fort, qui eſt-ce qui me défendra

défendra ? Oh ! tiens, Nicodeme, c'eſt dans ma tête ; ces chiens d'avocats nous trompent. Il y a quelqu'enfer là-deſſous. Ils ont toujours ruiné le pauvre monde tant qu'ils ont pu ; & quand c'étoit trop fort, qui eſt-ce qui venoit à notre ſecours ? N'étoit ce pas not' ſeigneur qui leux faiſoit rendre gorge. Je gage que c'eſt pour ça qu'ils le tracaſſent. Quand nous voulions plaider, c'étoit lui & not' curé qui nous arrangoient ; c'étoit autant de ſoufflé pour les grate-papier ; & quand nous avions beſoin d'argent, toujours ils nous empêchoient d'emprunter aux procureurs, & ils nous aidoient un petit brin. Ça fait que ces coquins-là ne pouvoient guere nous agriper. N'y a pas à rêver, Nicodeme, c'eſt quelque vengeance noire de ce vilain monde. A préſent que les nobles & les prêtres ſeront ruinés, & nous auſſi, qui eſt-ce qui nous nourrira ? Eſt-ce les écritoires & les farauds des Villes ?

NICODEME.

Morguié, couſine, tu me fais ouvrir de grands yeux. Je n'en reviens pas moi, c'eſt ſûr que j'y ai été pris. Il y en a ben qui avoient voulu m'en ſouffler quelque choſe ; mais ils ne m'avoient pas dit tout ça. Oh ! c'eſt clair, je vois ben que t'as raiſon. Mais diable, c'eſt ben embarraſſant à préſent. Si je diſois ça à la Ville, je ſerois battu comme plâtre. Et dam, vois-tu, on nous diſoit que nous ſerions des meſſieurs, que nous aurions beaucoup de bien, & qu'il falloit pour ça ben ſe ſoutenir ; nous l'avons avalé tout chaud.

LA VILLAGEOISE.

Mais, Nicodeme, puiſque ça n'eſt pas vrai, il faut le

rendre tout chaud. Si tout le monde eſt attrapé, eſt-ce qu'on n'eſt pas le maître de revenir ?

NICODEME.

Il y en a ben qui ſont tout revenus ; mais ils diſent comme ça que c'eſt trop avancé à préſent, & qu'on ne peut plus reculer. On le voudroit ben, mais on ne ſait pas comment faire. Cette aſſemblée, ce ſont des enragés.

LA VILLAGEOISE.

Pardi, v'là qu'eſt ben embarraſſant. Il n'y a que ceux qui ont fait tout ce brouillamini-là, & dire qu'on ne veut plus d'eux. Notre roi ne s'y oppoſera pas peut-être ; & puis on dit qu'il eſt ſi bon, il raccommodera ben tout ça lui.

NICODEME.

J'ai ben entendu dire qu'on devroit faire comme ça. Mais qu'eſt-ce qui mettra en train ? Il faudroit qu'on s'entendit. j'ai vu dans un livre que le roi, avant tout ce tapage-là, avoit fait une déclaration qui accordoit tout ce qu'on avoit demandé dans les provinces. On dit que c'eſt Paris qui ne l'a pas voulu. Tout le monde devroit dire à préſent qu'on la veut. Mais perſonne n'oſe.

LA VILLAGEOISE.

Et pourquoi pas, Nicodeme ? Ne m'as-tu pas dit qu'à préſent c'eſt les plus forts qui ont raiſon ? Nous ſommes peut-être ben les plus forts. Nous n'avons qu'à dire dans nos campagnes que nous la voulons cette déclaration qui faiſoit toutes nos volontés, & puis aller trouver les no-

bles & les prêtres pour qu'ils ſe réuniſſent à nous ; & puis dire à not' bon roi que c'eſt lui qu'il nous faut pour nous commander. Enſuite on verra à s'aranger pour que tout le monde ſoit content.

(La converſation en étoit-là, quand on vint chercher l'officier de la milice nationale, & en vertu de la liberté, l'obliger à monter ſa garde.)

F I N.

+ 27. Avril 1790.